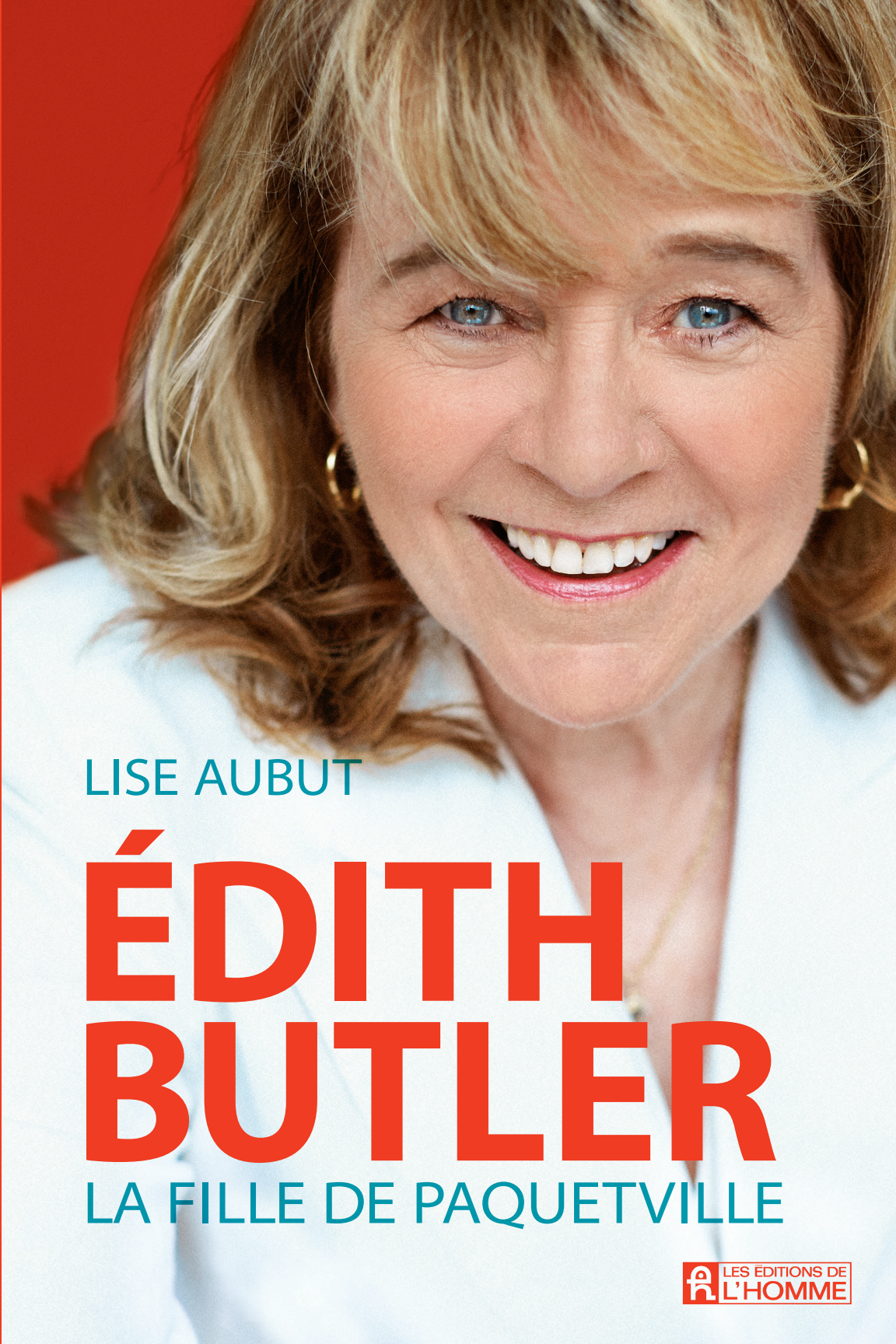

LISE AUBUT

ÉDITH BUTLER

LA FILLE DE PAQUETVILLE

LES EDITIONS DE L'HOMME

ÉDITH BUTLER

LA FILLE DE PAQUETVILLE

Édition : Pascale Mongeon
Infographiste : Chantal Landry
Correction : Ginette Choinière

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Aubut, Lise

Édith Butler : la fille de Paquetville

ISBN 978-2-7619-4012-2

1. Butler, Edith, 1942- . 2. Chanteuses - Nouveau-Brunswick - Biographies. I. Titre. II. Titre : Fille de Paquetville.

ML420.B87A92 2014 782.42164092 C2014-941869-8

08-14
© 2014, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)
Tous droits réservés
Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4012-2

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :
INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :
INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca
L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

LISE AUBUT

ÉDITH BUTLER

LA FILLE DE PAQUETVILLE

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une société de Québecor Média

Avant-propos

J'avais vu, pendant mes études universitaires, un film intitulé *I Love You, Alice B. Toklas !*. L'histoire tournait autour d'un livre de recettes écrit par Alice B. Toklas, dans lequel se trouvait la fameuse recette des muffins au *pot*. M'intéressant à savoir qui est cette femme, je découvre son autobiographie écrite par… Gertrude Stein ! Une biographie écrite au « je » par une autre personne ! Étant moi-même plus compositeur qu'auteur, je me dis qu'un jour, je ferai écrire ma bio dans ce style.

Comme je trouve que, dans mon cas, ma langue parlée est très différente de ma langue écrite, je fais appel à Lise Aubut pour écrire mon autobiographie ! Depuis quarante et un ans, je lui raconte des petites histoires de ma vie avec gesticulations, faciès, intonations – ma langue parlée, quoi. Elle doit maintenant décoder le tout en langue écrite et recréer, par son style, mes ambiances. Mes petites histoires, des moments de ma vie, deviennent sous sa plume des instants d'éternité. Pas nécessairement de grands événements qui sont souvent importants pour les autres qui regardent, mais les petites choses de ma vie quotidienne, qui m'ont façonnée et ont fait de moi qui je suis.

La plume de Lise m'a fascinée dès le début de notre rencontre. Elle écrit tous les jours, son journal, des nouvelles, des réflexions. Comme cadeau de Pâques, en 1973, je lui ai offert un *lap top*. Non pas la machine électronique, qui n'existait pas encore, mais un vrai petit pupitre, une boîte en bois que l'on ouvrait pour écrire sur ses genoux. J'ai toujours cru en la capacité de Lise de capter la profondeur des êtres et des choses, et de la traduire. Nous avons écrit 250 chansons ensemble. Toujours elle est au rendez-vous pour exprimer mon âme, tellement que, souvent, le public croit que c'est moi l'auteur.

Cette biographie écrite au « je » vous fera découvrir l'évolution de ma conscience, l'apaisement de mon âme, mais surtout, les valeurs de mon cœur.

Bonne lecture
ÉDITH BUTLER

PREMIÈRE PARTIE

L'UNIVERS DE MON ENFANCE

Mon arrivée était prévue pour le 26 juillet. Je devais m'appeler Anne, comme la sainte préférée des Acadiens, qu'on célébrait ce jour-là. Mais, je ne parvins à m'extraire des entrailles de ma mère que le 27. Et je devins Édith. Bien loin de la sainteté et déjà incapable de m'exprimer autrement, je hurlai dès le commencement…

Le nembourie

La maison de mon oncle Alexis, minuscule et grise, assise au bord de l'unique chemin qui traversait le village, abritait aussi ma mère. Au-delà des mers, dans ces pays qu'elle n'avait pas encore connus, une guerre dont elle ne savait rien, retenait au loin son jeune époux. Le village, nommé Paquetville en hommage à son fondateur, le curé Paquet, s'étendait plat et paisible des deux côtés du chemin des Patriotes. Tout autour, des forêts d'érables sucrés et des grands champs de culture et d'élevage permettaient à ses habitants de vivre de leur terre et de cultiver une joie de vivre typique à l'Acadie.

En ce temps-là, nous étions à l'été 42, à Paquetville, nul n'aurait songé à se rendre à l'hôpital de Caraquet ni à faire appel à un médecin pour accoucher. Édith Pinet régnait en maître sur la destinée des enfants à mettre au monde. Elle s'y connaissait, la garde Pinet ! Et lorsque vint pour ma mère le temps de la délivrance, c'est elle qui accourut à son chevet. Ma grand-mère avait chauffé l'eau dans une grande bassine et préparé des linges propres. L'enfant à naître, une fille, selon les observations de la sage-femme et des autres femmes du village, devait se prénommer Anne, comme la sainte, ou Élizabeth, prénom de sa grand-mère paternelle.

En voyant le jour, l'enfant poussa des cris si stridents et si répétés que la sage-femme s'écria : « Celle-là, ce s'ra une chanteuse, pour sûr ! »

Or, après un accouchement facile pour un premier bébé, ma mère s'est endormie. Alors, doucement, le nombril du bébé s'est délesté de ses attaches et le sang s'en est échappé. Quand ma mère s'est réveillée, son enfant était couvert de ce liquide visqueux et rouge. Seule la prévoyance de la sage-femme, qui avait laissé une corde à thé près du lit, me sauva la vie. On m'attacha le *nembourie*, comme on dit chez nous, et l'hémorragie cessa.

Aux éclats de voix angoissés poussés par ma mère, ma grand-mère et ma tante Lily accoururent. On retourna chercher la garde Pinet. Les quatre femmes réunies se penchèrent, toutes ensemble, sur mon berceau. Et me veillèrent. Telles des fées d'anciennes

légendes, chacune m'offrit quelque chose d'elle-même. Édith Pinet me donna son prénom, ma grand-mère, sa joie de vivre, ma tante Lily, sa musique, ma mère, sa tendresse et son affection.

Ce jour-là, pourtant, seule ma mère m'a trouvé belle. Ma marraine Lily disait qu'elle n'avait jamais vu un bébé aussi laid, tellement velu qu'il avait même du poil dans les oreilles ! L'expérience m'a appris par la suite que la plupart des mères ont un défaut d'objectivité quand il s'agit de leur bébé, et que j'en ai grandement bénéficié.

Curieusement, j'ai toujours conservé une sensibilité particulière à la hauteur du *nembourie*. Cette petite chose à peu près ronde et sans grande importance devint le siège privilégié de mes émotions. L'affreux petit canard que je fus demeure fragile et souvent inquiet, comme si, par inadvertance, la vie pouvait s'échapper par son nombril.

Mon premier souvenir

Mon premier souvenir, réel ou imaginaire, se situe bien avant ma naissance. En fait, j'ai toujours eu l'impression d'avoir assisté à la fête qui a suivi le mariage de mes parents.

La noce était joyeuse et bruyante. J'entendais la musique, je percevais les voix, les rires, depuis ma cachette sous le perron d'en arrière. Je ne sais pas pourquoi je me cachais, si je n'avais pas de corps, pas de matérialité… Peut-être étais-je un chien ou un chat… Que sais-je ? Peut-être ai-je rêvé cela… Pourtant, la sensation insiste et perdure. Je ne saurais pas l'expliquer.

Une fois, je crois avoir évoqué cela devant maman. « Pense pas à ça, tu vas virer folle ! » m'a-t-elle dit, me faisant bien comprendre qu'on ne peut aborder ces sujets-là impunément, et que tout ce qui échappe au tangible nous met en péril.

L'origine de la peur

Pour rejoindre ce père qui ne m'avait vue qu'une seule fois au cours d'une brève permission, ma mère m'enroula dans une couverture, me prit dans ses bras et monta à bord du *Caraquet Flyer*. Ce train poussif nous conduisit à Bathurst. De là, nous prîmes un autre train pour Sydney, en Nouvelle-Écosse. Pour y arriver, il fallait que le train s'embarque sur un traversier reliant Mulgrave à l'île du Cap Breton.

J'avais huit mois. Nous étions au début de l'année 1943. La nuit était noire et glaciale. Au beau milieu du détroit, le ronronnement des moteurs s'est tu et toutes les lumières se sont éteintes. La vigie a signalé la présence d'un sous-marin allemand. Ici, dans le détroit de Canso, des frégates, des navires marchands et même le traversier *Caribou* ont été coulés. Tous les passagers devaient se taire. Même ceux qui étaient restés assis dans le train. Un matelot conduisit ma mère vers la cuisine, où l'air était un peu plus chaud. Des heures durant, le navire tangua, silencieux, sur l'océan.

La peur aussi bien que le froid ont envahi la grande salle sur le pont supérieur. Lovée contre ma mère, ai-je senti son cœur battre précipitamment ? Est-il possible que la peur se soit insinuée en moi, précisément à cet instant-là ? À l'aube, l'alerte a été levée. Les passagers ont regagné leurs sièges dans le train et le navire a mouillé dans le port de Canso. Quand nous arrivâmes à la base, où mon père était cantonné, il nous attendait, anxieux, à l'entrée. Ma mère m'a déposée dans ses bras. Ce fut le début d'une histoire d'amour qui ne s'est jamais démentie.

Itinérances

Mon père s'était volontairement engagé dans l'armée dès 1941. Il considérait de son devoir de protéger sa patrie. Enrôlé dans la *Canadian Royal Air Force* en qualité de mécanicien, il fut au départ basé à Gander. L'actuelle province canadienne de Terre-Neuve n'ayant pas encore adhéré à la confédération, Gander était alors, pour l'armée, le premier poste permanent outre-mer.

De là, mon père fut muté à Glace Bay, au Cap Breton, où il a loué une grande maison que nous partagions avec un aviateur, sa femme et sa fille qui avait exactement mon âge. C'est là que, plus tard, je commencerai à parler. Ma première langue ne sera donc pas celle de ma mère, mais la langue du conquérant. À la maison, mes parents ne s'exprimaient qu'en anglais, pour ne pas risquer de froisser nos colocataires qui ne comprenaient pas le français.

Là-bas, la vie était douce malgré la guerre. Seules quelques sirènes stridentes en perçaient parfois la sérénité, quand le danger s'approchait de trop près. Et il y avait, toujours présente, la menace du transfert de mon père en territoire étranger.

J'apprenais à rire et à jouer, tandis que les journées de mon père étaient souvent assombries par l'attente vaine des avions dont il avait soigneusement réglé la mécanique et qui ne rentraient pas. Il savait alors que ses compagnons, souvent ses amis, avaient été abattus au-dessus de la mer. Les sous-marins allemands avaient envahi les eaux canadiennes depuis longtemps.

S'il y en avait beaucoup près de Halifax, il y avait aussi énormément de ces *U-boats* dans le golfe du Saint-Laurent. C'est sans doute pour cette raison que mon père fut muté à Mont-Joli. Les sous-marins y faisaient surface et les marins allemands venaient danser aux alentours. Quelques-uns furent arrêtés et on trouva sur eux des tickets de cinéma…

C'est à Mont-Joli que j'ai soufflé ma première chandelle sur un gâteau d'anniversaire. Serait-ce audacieux que de le dire ? Je crois me souvenir de cette journée, où ma mère et plusieurs de ses amies me promenèrent en landau sur une longue côte qui descendait vers la mer. Elles riaient. Il faisait beau et chaud. Une sensation soyeuse comme de la joie…

Nous partagions une fois encore une maison avec la famille d'un aviateur. Mon père continuait à mettre au point les moteurs des chasseurs de l'armée et à déplorer la perte de nombreux amis. Il pleurait sur leur sort malheureux et celui de leurs familles. Apparemment terre à terre, mon père était doté d'une grande sensibilité. Quant à moi, je me mis à marcher, puis à courir, sans me soucier de la guerre qui faisait rage.

Puis, plusieurs fois encore, mon père a changé d'affectation. Ma mère et moi, nous l'avons accompagné dans tous ses déplacements, sauf à Terre-Neuve, située en territoire étranger.

Un jour, lorsque nous habitions à Dartmouth, en Nouvelle-Écosse, mon père est rentré précipitamment à la maison et il a crié : « La guerre est finie ! » Nous avons pris un traversier et nous nous sommes rendus à Halifax pour la célébration de la victoire. Il y avait une foule immense dans les rues et une foule tout aussi grande de soldats, de marins et d'aviateurs. Tous ces vainqueurs d'une guerre lointaine marchaient d'un pas cadencé, retentissant sur les pavés, et moi, je déambulais au bout d'une rangée de soldats, près de mon père, gonflé de sa fierté triomphante. C'était une fête grandiose ! Chacun était descendu dans la rue ou penché à sa fenêtre. Des roulements de tambour, des coups de sifflet, des pétarades de toutes sortes, et même les hennissements des chevaux affolés ponctuaient la joie générale.

Soudain, on entendit des bruits de vitres cassées, des cris d'hommes en colère. Et le vent a tourné. Je me suis réfugiée dans les bras de mon père. Alors des marins sont venus avec des ciseaux, l'ont attrapé par le col et ont coupé sa cravate. La foule à la fois en liesse et frustrée par ces années de guerre et de privations de toutes sortes, au cours desquelles le coût de la vie avait augmenté d'une manière injustifiable, se mit en marche à son tour. Ivre d'alcool et de rancœur, elle saccagea la ville.

Après qu'on eut coupé sa cravate, mon père jugea que la situation allait dégénérer et il courut jusqu'au traversier, ma mère à ses côtés et moi dans ses bras. Nous fûmes les derniers à y monter. Grimpée sur la banquette, je regardais la ville et le danger s'éloigner. Il m'a toujours semblé, depuis, que m'éloigner de la ville m'éloignait du danger…

La maison de pierres

La guerre finie, nous sommes rentrés à Paquetville. J'allais avoir trois ans dans quelques jours. Dans mon village, on n'avait connu de la guerre que les restrictions imposées par les tickets de rationnement et on parlait une langue qui m'était étrangère.

Démobilisé, mon père retourna travailler au magasin général et au moulin de son père. Celui-ci, mon grand-père paternel, avait bâti près de son magasin une immense maison de pierres. Comme il n'y avait qu'une seule carrière à proximité, les pierres de sa maison étaient identiques à celles ayant servi à la construction de l'église. Mais, pour ne pas l'architecturer dans le style néogothique de celle-ci, il en avait lui-même élaboré le plan. Il en résulta un édifice de deux étages, massif et austère, surmonté d'un toit à peine pentu qui lui conféra dès le début un air abattu. On aurait dit que le poids de la famille entière reposait sur ce toit déjà las…

L'idéal de mon grand-père était de fournir un logement à chacun de ses enfants. Il avait donc subdivisé sa maison de manière à pouvoir les accueillir tous, avec femme, mari et progéniture. Ne connaissant pas par avance la dimension de ces familles à venir, il avait dessiné de longs couloirs de chaque côté desquels se trouvaient de vastes espaces ouverts, laissant à chacun le soin de les aménager selon ses besoins. Mais le rêve de mon grand-père est demeuré vain. Si plusieurs de ses enfants ont habité la maison de pierres, ils l'ont fait à tour de rôle et n'y ont jamais cohabité.

C'est là que mes parents s'installèrent au retour de Dartmouth. Ils avaient choisi le deuxième étage et mon père s'est lui-même chargé de la finition des deux pièces que nous habitions. En ce temps-là, je n'avais pas remarqué à quel point cette maison était sombre de l'extérieur, tellement ma mère la remplissait de vie à l'intérieur.

Le charme et le mystère de cette habitation résidaient pour moi en un piano-table dont il me fallait, pour atteindre les touches, me soulever sur la pointe des pieds. Cet instrument exerçait sur moi une réelle fascination. Le soir, ma mère en tirait des airs d'avant-guerre et

des chansons à la mode. Elle acceptait volontiers que je pianote au hasard, et moi j'étais persuadée de l'accompagner dans son expression musicale. Ces prétendus duos m'enchantaient.

S'il m'était permis de toucher les notes de ce piano à ma guise, il m'était formellement interdit de me glisser dessous, ma mère craignant qu'un geste maladroit de ma part déstabilise l'une des pattes de l'instrument et qu'il m'écrase sous son poids. Je ne pénétrai donc qu'une seule fois dans ce lieu défendu, fascinée à la vue d'une minuscule souris qui semblait y dormir. Je l'observai, si mignonne avec ses longues oreilles roses, je la flattai et l'emportai dehors en la fourrant dans la poche de ma veste. De temps en temps, j'introduisais doucement la main dans ma poche pour la cajoler. Quand je retirai la souris de ma poche pour la montrer à maman, celle-ci cria à tue-tête : « Jette ça ! Jette ça ! » Elle était complètement affolée, comme si un monstre était sur le point de me dévorer !

Beaucoup plus tard, j'ai lu *Des souris et des hommes* de Steinbeck, où le fou se promène, lui aussi, une souris dans sa poche… et je me suis demandé ce que pouvait bien avoir de terrifiant un si minuscule mammifère !

Le jour, maman tenait un salon de coiffure. Alors, mon père, pour la libérer, m'emmenait avec lui quand il allait au magasin et m'asseyait au bout du comptoir. De là, j'observais sagement le va-et-vient incessant des clients venant s'y approvisionner tantôt en denrées alimentaires, tantôt en matériaux de construction ou en nouveautés saisonnières. Tous les gestes de mon père, pour trancher le gruyère ou puiser de la mélasse dans un baril de bois à l'aide d'une pompe grinçante, m'interpellaient. Pour les voisins venus s'approvisionner et pour les commis-voyageurs de passage, il racontait des histoires qui m'échappaient, mais qui les faisaient beaucoup rire. Le comptoir était comme une scène de théâtre. Mon père y était à la fois l'acteur principal et le héros véridique. Raconteur, taquin et joueur de tours, il avait un public nombreux et fidèle.

Il y avait aussi mes cousins. J'en avais beaucoup et ils parlaient tous une langue que je ne comprenais pas. Eux ne me comprenaient pas davantage. Je restais seule et silencieuse. Puis, un jour, n'y tenant plus, j'ai laissé jaillir ma première grande colère. Elle éclata devant

ma mère qu'elle confrontait. J'ai frappé le sol de mon pied et j'ai crié : « *No more English !* » Et je suis sortie, rageuse, bien déterminée à parler français désormais.

J'ai mis plusieurs années à l'apprendre et surtout à perdre cet accent anglais dont mes camarades de première année se moquaient parfois méchamment.

Ma volonté appliquée à m'exprimer comme eux était si forte qu'aujourd'hui, si ce n'était de ma mère qui me le rappelle, je ne me souviendrais pas de n'avoir parlé que l'anglais au tout début de ma vie…

Quant à la maison de pierres, j'y ai vécu juste assez longtemps pour que l'aspérité de son apparence extérieure ne m'apparaisse jamais, tant était douce et sereine l'atmosphère qui régnait dans ce foyer aimant.

L'Acadie du retour

En ce temps-là, l'Acadie n'osait pas dire son nom. Bafoués, chassés de leurs terres, exilés ou cachés dans les bois pendant longtemps, les Acadiens n'étaient que tolérés parmi les vainqueurs. Il y avait des Acadiens, bien sûr, mais ils vivaient surtout en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick, la province la plus pauvre du Canada à l'époque. Ils étudiaient en français dans des manuels anglais, ils changeaient leur patronyme en nom à consonance anglaise pour trouver du travail, et ils continuaient à s'expatrier en quête d'ouvrage.

Le Nouveau-Brunswick était une province unilingue anglophone. La région d'où je viens se nommait le comté de Gloucester. Les Anglais et les Jersiais y dominaient tout : le commerce, le transport, les usines et même la pêche.

Coupés de toute communication extérieure, les Acadiens s'exprimaient dans une langue française antérieure à celle de l'Académie. Chacun conservait donc le patois de sa contrée d'origine. Il y avait presque autant d'accents que de villages. Continuellement humiliés par les Anglais qui, refusant de les comprendre, les invectivaient en leur criant « *Speak white, frogs !* », et gênés de s'exprimer en français devant les rares francophones qui passaient par là et qui semblaient ne pas entendre cette langue déjà si loin de celle qu'ils parlaient eux-mêmes, les Acadiens s'exprimaient en anglais ou se taisaient dès qu'ils sortaient de leur milieu.

C'est ainsi que mon arrière-grand-père, Jean LeBouthillier, devint John Butler. Grâce à cette anglicisation de son identité, il put travailler avec les Robin et devenir lui-même marchand. Plusieurs de mes tantes ayant voyagé en Irlande et vu le *château de Butler*, persistent à croire que nous sommes de vrais Butler. Pourtant, John Butler, était bien le fils illégitime de Luce Mallet de la pointe à Alexandre. Notre hérédité, selon moi, est bien plus près de la misère acadienne que du royaume d'Irlande…

Bien que la Société nationale des Acadiens eût adopté un drapeau qui nous est propre vers 1880, on ne pouvait s'en procurer nulle

part. Dans le sud de la province, impossible d'en voir un seul. À Caraquet, on appelait ça des « pavillons », et chaque famille confectionnait les siens, ce qui leur donnait des déclinaisons de bleu ou des tonalités de rouge si disparates que, sans l'étoile jaune, on eût pu penser qu'ils étaient de nations différentes. Pour le 15 août, nous décorions déjà nos bateaux d'une multitude de ces fanions pour pavoiser sur la mer. Ce langage-là, à la fois affirmatif et muet, était en parfaite adéquation avec l'âme de ce peuple dont la parole fut brisée.

Dépossédés de la terre, les Acadiens partirent à la conquête de la mer pour subsister. Ils se firent pêcheurs. Ils peignirent leurs maisons de couleurs très éclatantes pour pouvoir les reconnaître de loin. Peu à peu, ils se souvinrent de tous les chants marins, de *Partons la mer est belle* jusqu'à l'histoire de ce petit mousse perché au mât d'une corvette, dont le destin tragique m'échappe, en passant par *Mon brick avait la marche lente*, *Le petit bateau* et tous les chants qui pouvaient exprimer la nostalgie.

Vint ensuite le langage de la terre qui s'agrémenta du langage de la mer. Ainsi, on amarrait aussi bien la vache que nos souliers, on posait des ridelles à nos balcons, on *edjibait* la morue, ou bien on arrimait, on accostait ou sabordait en plein milieu du champ.

On magasinait par correspondance chez Eaton's, Simpson's ou les magasins Paquet de Québec. Il y avait même dans mon village deux trisomiques surnommés Eaton et Simpson, parce qu'ils passaient leur temps à découper les jouets dans les catalogues. Évidemment, c'était bien avant la période hippie, où deux jumeaux ont été prénommés Anacin et Aspirine…

Les samedis soir, on se confortait les uns les autres en faisant de grandes veillées où chacun chantait sa chanson ou contait son histoire. Toujours la même. On faisait de la musique et on parlait fort en jouant aux cartes. Des pluies d'invectives plus ou moins colorées tombaient parfois dru et aspergeaient les joueurs qui, pour vaincre leurs adversaires d'un soir, ponctuaient leurs injures de grands coups frappés sur la table.

De tous les journaux, il n'y avait que *L'Évangéline* qui reflétait notre réalité. Sinon, il fallait lire le *Northern Light* ou bien se rendre

au magasin général de mon grand-père pour y trouver, à l'occasion, *Le Soleil* de Québec ou *La Patrie* du dimanche.

Quant aux livres, bien que ce soit une légende, on disait que mon village n'en possédait qu'un seul, qui s'intitulait *Une de perdue, deux de retrouvées*.

C'est ce pays-là que j'ai connu, au temps pas si lointain, me semble-t-il, de ma jeunesse.